

## **OMBRES ET LUMIERES DE LA RENAISSANCE**

Emmanuel le ROY LADURIE  
**FIGARO LITTERAIRE - ESSAIS**  
05/04/2001

Le XVI<sup>e</sup> siècle commence-t-il en 1492 ? On serait tenté de le dire, tant cette année fameuse entre toutes s'avère intrinsèquement contradictoire : premier contact avec les Amériques, momentanément confondues avec l'Inde ou le Japon, mais peu importe. Il y a donc, en l'occurrence, une phase d'unification de l'humanité : on va transiter, pendant la période post-1492, de l'espèce humaine (éclatée) au genre humain, en voie de « coagulation » si l'on peut dire. Le revers de la médaille c'est l'Unification microbienne du monde. Les Caraïbes et tutti quanti nous « passent » la syphilis mais nous leur « refilons », en échange, toutes les maladies européennes à la fois ; celles-là mêmes que les malheureux Amérindiens avaient « oubliées », perdant du même coup leur immunité, lors de l'entrée en Amérique de leurs lointains ancêtres venus d'Asie par petits groupes humains via le détroit de Behring, quelques dizaines de milliers d'années auparavant. D'où le génocide microbien du Nouveau Monde, exterminant à 100 %, lors du premier contact avec les Blancs, les populations caraïbes et à 90 %, en moins d'un siècle, le peuple « indigène » du Mexique, Aztèques et autres.

En Espagne même, la politique antimusulmane (prise de Grenade) et antijuive (expulsion), date elle aussi de 1492, promulguée par les rois catholiques. Autant dire que dès ce millésime « quatre-vingt-douzième », la « Renaissance » sous un signe fatal est en mouvement. Elle est Janus bifrons, cocktail d'épanouissement humain (grandes découvertes) et de barbarie corrélative (génocides, racisme, etc.). S'agirait-il, à en croire Bernard Cottret dans son dernier livre, d'un antagonisme entre l'Idéal et le Réel, entre Platon et Aristote ? Sur un tableau de Raphaël, le premier de ces deux personnages pointe un doigt vers le ciel ; et l'autre, philosophe lui aussi, vers la Terre... Ajoutons que le réalisme d'Aristote est loin d'avoir rendu entièrement les armes à l'idéalisme néoplatonicien. Ce réalisme est bien vivant à Padoue, sous les auspices de Pomponazzi. Autrement dit « Pomponace », comme on l'appelait en France à l'époque. Ce Padouan avait inauguré l'exploration, toute intellectuelle, des vastes territoires de l'athéisme, dont la cartographie complète restait encore à faire...

Revenons à l'Amérique, ou plutôt à l'Utopie, sa fille putative. L'utopie de l'Anglais Thomas More (1576) fut en effet, excusez du peu, génitrice du socialisme (et même du communisme moderne, vastes inconvénients du genre). Mais elle fut aussi, comme l'a montré Franck Lestringant, un avatar de l'exploration du Nouveau Monde : les sociétés « sauvages » qu'on y découvrait étaient en effet fort différentes des nôtres, et sources d'inspiration pour les Penseurs du social depuis Thomas More à Lévi-Strauss... Ajoutons que les conceptions très « british » du vieux Thomas More se voulaient fidèles, en outre, au comportement collectiviste des premiers chrétiens, tel que narré quinze ou seize cents années plus tôt dans le Nouveau Testament : « Tous ceux qui étaient devenus croyants étaient unis et mettaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun. Unanimes, ils se rendaient chaque jour au temple... » (Actes des Apôtres, chapitre II).

Utopie, mélancolie... Bernard Cottret, personnage qui ne semble point atteint par la dépression chronique, consacre pourtant quelques pages, volontiers luthériennes, à la disposition mélancolique, soeur très aînée du Spleen de nos Dames du Romantisme. On la

faisait dériver, sur le plan médical ou physiologique, au XVI<sup>e</sup> siècle, de l'excès d'atrabile ou bile noire dans le corps humain, le tout jaillissant d'un désordre des organes de l'abdomen, alias hypocondre. Une fois de plus, c'est la face sombre, la lune obscure de la Renaissance qui émerge à ce sujet des réflexions ad hoc de Luther et Thérèse d'Avila, citées par notre auteur...

Roulez, tambours ! Le quart d'heure d'affliction atrabilaire de Cottret n'aura duré que quelques pages. L'historien s'extasie tout à coup sur trois ou quatre cavaliers qui marchaient d'un si bon pas : François I<sup>er</sup>, Henri VIII, Charles-Quint... Le premier d'entre eux, roi de France, est évidemment, au sens complet du terme, un monarque de la Renaissance. Pas question, en ce qui le concerne, d'un absolutisme total, encore moins totalitaire, même si le maniement des finances royales échappe tout à fait au contrôle du peuple, comme l'a montré la grande thèse récente de M. Philippe Hamon. Mais en dépit de cette portion d'arbitraire monarchique, les Etats généraux et provinciaux limitent tout à fait, pour leur part, la puissance du souverain. Et par ailleurs, les trois grands principes de Justice, Religion et Légalité sont autant de freins à l'autorité de François.

Surtout ce personnage, flanqué il est vrai de quelques collaborateurs de très haut niveau, a créé en France le premier « Etat culturel », selon l'expression chère à Marc Fumaroli, dans un royaume qui jusqu'alors ne s'était guère distingué vis-à-vis des disciplines de l'Esprit. En 1536, ce même roi chevalier sera provoqué en duel, d'homme à homme, par Charles-Quint pour éviter toute effusion de sang des deux armées : on saurait ainsi, du premier coup, qui a gagné la guerre sans faire tuer d'innombrables soldats. François et Charles, champions d'un déploiement tout personnel de violence physique, sont parmi les derniers rois de ce genre, en attendant que surgissent les monarques paperassiers « hommes de bureau » (plutôt que bagarreurs), tels que seront effectivement Henri III de France et Philippe II d'Espagne.

S'agissant d'Henri VIII, encore lui, l'angliciste impénitent qu'est Bernard Cottret estime que la réputation d'homme de culture de ce roi Tudor est quelque peu surfaite : Henri VIII, à en croire notre auteur, aimait trop le mariage ! Six épouses en firent l'expérience, dont deux seulement (sic) furent décapitées. « Je n'ai qu'une tête et je préfère la garder », déclarait à ce propos une princesse italo-scandinave, pressentie pour un septième tour.

Ainsi va ce livre, impressionniste, pointilliste, chatoyant même, courant de Copernic à Palissy et de Nostradamus à l'édit de Nantes. Quelques broutilles quand même : ce qui compte au XVI<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas l'or d'Amérique, célébré par l'ouvrage, mais bel et bien l'argent : le fabuleux métal venu du Pérou. On me pardonnera aussi une référence quelque peu personnelle : Thomas Platter, dont le voyage londonien est très judicieusement cité, n'est pas le « petit-fils d'un célèbre imprimeur », mais le fils cadet d'un modeste imprimeur, ayant quitté sur le tard la typographie, pour devenir pédagogue et même mémorialiste.

***La Renaissance : civilisation et barbarie 1492-1598* de Bernard Cottret Ed. de Paris/Max Chaleil, 110 F.**

---



Antagonisme entre l'Idéal et le Réel, entre Platon et Aristote (détail de la fresque l'Ecole d'Athènes de Raphaël, à gauche), ainsi apparaît la Renaissance de Bernard Cottret. L'historien revient sur les grandes découvertes, à travers l'Utopie de Thomas More (photos en bas à droite) et s'extasie devant François Ier (en haut et au centre) et Charles-Quint, derniers

monarques chevaliers.  
(Photos Leemage, Rue des Archives/Granger, Roger-Viollet.)

